Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 14

Artikel: M. Grugeon
Autor: Grugeon
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197486

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-septième année. N° 14. Samedi 8 avril 1899.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — **Suisse**: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — **Réclames**: 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les sociétés.

Si l'Italie est le pays où fleurit l'oranger, notre pays est celui où fleurissent et multiplient les sociétés. Chaque jour en voit éclore une nouvelle. Elles naissent de tout.

Nous ne savons rien faire en dehors des sociétés. Il n'est pas jusqu'à nos amusements qui ne doivent être organisés par un comité, dirigés par un président, régis par des statuts, consignés dans un procès-verbal.

Quelques amis ont pris l'habitude de se réunir de temps en temps pour passer la soirée, pour jaser de tout et de rien, surtout, pour jouir du plaisir d'être ensemble. Quoi de plus naturel et de plus agréable. Partout ailleurs on s'en contenterait. Chez nous, il n'en est point ainsi. Avant peu, attendez-vous à apprendre que les amis de la table ronde se sont constitués en club ou en société. Alors, c'en est bientôt fait de leur bonne amitié.

Il faut un but, à une société : on choisit le premier venu, pour la forme. Ainsi en est-il aussi pour le nom, que, souvent, les sociétaires eux-mêmes ne peuvent expliquer.

On élit un président, un secrétaire, un caissier, parfois même un archiviste — car les archives ne tardent guère : la paperasse va vite. — Encore un ou deux membres adjoints et le comité est formé. Au début, à peu près toute la société en fait partie.

Après force discussions, un règlement est élaboré. Le jour de sa mise en vigueur commencent les contraventions. Comme il y a toujours trente-six manières d'interpréter un règlement, discussions interminables à chaque infraction et, partant, applications variées.

Ce pauvre règlement est constamment en révision ; chacun veut y trouver son compte : le président, pour sévir, les contrevenants, pour se justifier. On y ajoute des articles ; on en retranche d'autres. Bientôt, c'est un véritable manteau d'arlequin où personne ne se reconnaît et qui n'est plus qu'une cause perpétuelle de conflits. Pourtant, sa mission était de les éviter.

La moindre question, qu'une conversation amicale eût résolue en dix minutes, est le prétexte de discussions sans fin, où chacun émet une opinion différente, pour le seul plaisir de discourir. On s'excite, on se fâche. La porte est ouverte aux allusions malignes, aux méchants propos, aux gros mots. Quand intervient la solution, elle ne satisfait personne.

Le mécanisme compliqué qui règle les délibérations de nos conseils législatifs et administratifs a pris pied dans les sociétés. Propositions, motions d'ordre et autres, vœux, amendements, interpellations, appels, contre-appels, votations de tous systèmes allongent et embrouillent à l'envi les discussions, pour le plus grand profit des procéduriers et des discoureurs.

On avait décidé de cultiver en commun les lettres, la musique, la gymnastique, l'escrime, etc., on ne fait que de l'administration. Les réunions, qui devaient être consacrées aux travaux, sont vouées à de futiles délibérations, aux procès-verbaux, aux rapports, etc. L'accessoire l'emporte sur le principal ; les moyens, sur le but. On ne fait point ce qu'on avait décidé de faire : on discute à perte de vue et sans jamais aboutir, comment on le fera.

Les contributions ordinaires et extraordinaires, les amendes, les souscriptions diverses, créées pour subvenir aux dépenses d'administration, absorbent le plus clair du bien des sociétaires, sans aucun profit pour eux. Les avantages sont illusoires. Les divertissements, que les membres croient trouver plus facilement dans les sociétés, leur coûtent souvent la moitié plus qu'ailleurs, grâce aux frais inutiles d'une organisation compliquée plus que de raison.

La vie de famille n'a pire ennemi que les sociétés. Monsieur passe presque toutes ses soirées dans les comités ou dans les assemblées. Le dimanche encore, madame est souvent obligée d'aller se promener seule avec les enfants ; papa est en séance. Si monsieur reste à la maison, sa famille ne s'en aperçoit guère. Il s'enferme dans son cabinet pour rédiger des procès-verbaux, des rapports, des comptes rendus. Toujours affairé, il n'est pas souvent de bonne humeur.

Est-il étonnant que tant de gens se plaignent de n'avoir jamais assez de temps pour s'occuper de leurs affaires ? Les sociétés en absorbent la plus grande part de ce temps.

La plupart de ces sociétés, qui naissent comme des champignons après un jour de pluie, ne font pas long feu, mais, pour une société qui tombe, il s'en crée deux nouvelles.

Quand une société se dissout, toute courte qu'ait été son existence, elle a toujours des archives volumineuses, dans lesquelles abondent les procès-verbaux, les rapports, les statuts, la correspondance. Chaque sociétaire reçoit sa part de ce butin, qu'il relègue dans quelque tiroir, d'où elle ne sortira que pour aller dans la cheminée ou ailleurs. Les nombreux insignes et décorations, casquettes, écharpes, rubans, brassards, cocardes — il n'y a pas de société sans cela — sont accrochés au mur. Il y a des chambres de jeunes gens qui sont de véritables musées de décorations, de photographies, de diplômes, de souvenirs divers de sociétés.

S'il est des sociétés nécessaires, combien en est-il dont nous pourrions fort bien nous passer. Chacun s'en trouverait mieux. Mais il en est de cela comme de la réduction des membres du Grand Conseil, il n'y a pas grand chose à espérer. Si nombre de nos honorables conseillers ne peuvent se résoudre à renoncer à leur titre de « député », il est aussi nombre de nos compatriotes qui ne peuvent se résigner à sacrifier la satisfaction qu'ils éprouvent à ceindre leur poitrine d'un ruban, de mettre une cocarde à leur boutonnière et l'espoir, qu'ils caressent en secret, de s'entendre un jour ou l'autre appeler : monsieur le président, monsieur le secrétaire, monsieur le caissier ou même monsieur l'archiviste. X.

M. Grugeon.

M. Grugeon a 50 ans, le poil fourni, le corps robuste, les os maxillaires très saillants. Malgré les nombreux services qu'elles lui ont rendus, ses dents, les incisives surtout, sont d'une blancheur et d'une longueur à frapper d'épouvante. Son estomac, d'une complaisance irréprochable, surmonte un ventre arrondi et légèrement ballonné, indice d'une capacité extraordinaire. — Au moral, M. Grugeon n'a que deux défauts, en apparence contradictoires ; il est gourmand et avare.

Nous nous abstiendrons de parler longuement des menus talents de ce parasite, de ses visites à l'heure du dîner, de ces alibis savamment calculés pour ne payer aucun écot, de son habileté à se faire inviter, etc. Voyons-le sur un plus grand théâtre, lorsqu'il déploie toutes ses ressources, qu'au restaurant, par exemple, il absorbe à votre nez et barbe votre plat favori sans que vous osiez protester ou vous plaindre.

Ici, deux alternatives se présentent ; ou vous connaissez M. Grugeon pour ce qu'il est ou vous ne le connaissez pas. Prenons d'abord la dernière.

Vous avez commandé un foie de veau ; vous le dégustez lentement et en amateur. Pendant l'opération, M. Grugeon rôde autour de vous et jette à la dérobée des regards de convoitise sur votre souper, en passant sa langue sur ses lèvres. Naturellement, la compassion vous gagne. Vous pensez : voilà un pauvre diable qui n'a sans doute rien à manger et pas d'argent dans sa poche. Faisons une fois en notre vie une bonne action ; d'ailleurs elle me coûte peu, il y a du foie assez pour deux. Vous vous tournez vers M. Grugeon :

— Voyons, Monsieur, mettez-vous à table avec moi pour m'aider à finir ce foie. Garçon, une assiette !

— Je vous rends mille grâces, Monsieur, mais je viens de souper confortablement, et je ne pourrais...

— Vous ne mangerez que ce que vous voudrez.

— Je vous remercie ; je n'ai besoin de rien.

— Allons, monsieur, pour me faire plaisir. Si vous ne mangez pas, nous causerons du moins ensemble.

Vous le poussez vers une chaise ; il y tombe comme à regret, et sur vos instances réitérées, il met timidement la main au plat. La conversation s'engage ; M. Grugeon n'en perd pas un coup de dent et le foie de veau s'évanouit en quelques minutes, si bien que, distancé par votre partenaire, vous demandez un nouveau mets, qu'il dévore aussi lestement que le premier. Le tour est fait ; M. Grugeon a soupé à vos frais. Vous n'avez plus qu'à le remercier de vous avoir tenu compagnie.

Un homme averti en vaut deux, me répondrez-vous. Passe pour une fois, mais la seconde. Hélas la seconde, la troisième, aussi souvent que M. Grugeon voudra, ce sera la même chose.

Attention ! le duel va commencer.

C'est M. Grugeon qui attaque.

— Ces côtelettes ont l'air bien savoureuses.

— Oui, monsieur.

— Oserais-je vous prier de m'en laisser goûter un morceau. Si leur qualité répond à leur bonne façon j'en ferai apprêter ici quelquefois.... Un tout petit morceau !...

Votre ferme intention est de refuser net. Mais sans attendre la réponse, M. Grugeon, pique le morceau à la pointe d'un couteau.

Que faire ? se fâcher et quitter la table ? Alors M. Grugeon achèvera paisiblement vos côtelettes.

. . . . . .

Vous avez été vaincu, vous deviez l'être, car les armes n'étaient pas égales. Vous êtes allé au combat avec votre seule volonté, tandis qu'à sa volonté, M. Grugeon a joint, comme auxiliaires, les exigences de son estomac et le vide de son gousset.

* * *

Par un beau dimanche d'été, M. Grugeon se lève matin et descend à la gare. Il n'a pas de projets, tout dépendra des circonstances. Il rencontre une foule de joyeuses compagnies qui suivent le même chemin, jeunes gens et jeunes filles, papas, mamans, qui vont s'ébattre sur le vert gazon des montagnes. Tout ce monde est muni de sacs et de paniers bien garnis. M. Grugeon va de l'un à l'autre, considère le volume des sacs, ouvre largement ses narines, et dès qu'il a perçu un vague parfum de pâté ou de langue fourrée, il suit pas à pas ces groupes bienheureux. Il les accompagne au guichet, entend qu'ils demandent des billets pour Montreux, et en prend un pour la même destination. Il passe avec eux sur le quai, s'insinue dans le compartiment qu'ils occupent ; ces braves gens sont plein d'allégresse ; ils ne se figurent pas que là, au coin, est un ennemi de leur félicité ; ils sont disposés à être communicatifs et généreux.

— Belle journée, dit M. Grugeon.

— Bien belle, répond un des jeunes gens ; aussi nous en profitons pour aller aux Avents.

— Moi, je vais en Caux.

— Vous devriez venir aux Avents avec nous : en Caux, pas un chat! on s'y ennuie mortellement.

— Ma foi! peu s'en faut que je me laisse tenter !

— Eh! pardieu, ça y est.

— Je crains de vous gêner.

Nous gêner ? allons donc ? (frappant sur le sac) il y a assez là-dedans pour vous et pour nous.

A Montreux, nos jeunes gens prennent gaîment le chemin des Avents. M. Grugeon, homme sérieux, ne quitte pas les porteurs de comestibles. A la première halte, il ne croit pas convenable de déployer sa gloutonnerie. Il se sert modérément, on est obligé de lui dire : — Mangez donc, mangez donc, nous avons encore une bonne heure à monter.

Une des jeunes filles demande à son cousin :

— Gustave, quel est cet oiseau qui est avec nous ?

— Je ne sais pas ; il m'a paru bon diable et je l'ai invité à nous accompagner.

— Il n'est pas amusant, au moins.

Sur la route, M. Grugeon, que le petit blanc a égayé, pince la taille aux dames, et leur débite quelques grosses platitudes qu'il prend pour de l'esprit.

Mais il ne devient vraiment amusant qu'aux Avents. Il vide les pâtés, et consomme comme quatre. On le regarde avec effroi, s'attendant à le voir sauter d'un instant à l'autre ; mais lui, toujours calme et impassible, va son petit train. On a fait venir de l'auberge 12 bouteilles d'Yvorne. M. Grugeon en boit plus que sa part, et quand le quart d'heure de Rabelais arrive, il se retire discrètement bien loin, bien loin, sous un prétexte ou sous un autre.

Le retour est silencieux ; les bons jeunes gens craignent d'avoir été dupes d'un exploiteur, et M. Grugeon digère.

EPILOGUE

Lundi, j'ai été souffrant toute la journée, dit M. Grugeon à l'un de ses intimes ; figurez-vous que dimanche je rencontre des jeunes gens qui me forcent à aller avec eux aux Avents, qui me bourrent de pâtés, de langues salées et d'Yvorne.

— Oh ! vous m'en direz tant.

— Oui, voilà comme je suis faible de caractère.

— Il faut vous ménager.

André Estienne.

AU PONT D'ARCOLE.

La bataille du pont d'Arcole a été illustrée par Bonaparte. Il se trouvait à Vérone avec une armée réduite à 14,000 hommes et il était menacé par 40,000 Autrichiens. Jamais l'armée française n'avait vu accumulés autour d'elle des périls plus redoutables. C'est alors que Bonaparte prit une de ces résolutions que le désespoir seul peut inspirer au génie : il sortit de Vérone pendant la nuit et, après quatre heures de marche, il se porta en arrière des troupes autrichiennes ; au matin, le signal du combat fut donné, et nos soldats se précipitèrent en avant.

Celles-ci, croyant encore Bonaparte dans Vérone, furent tout d'abord surprises ; mais le sang-froid leur revint, et elles opposèrent une résistance formidable. Mais l'armée française était entraînée et, impétueusement, elle continua sa marche en avant. La bataille dura soixante-douze heures. Enfin, après une épouvantable série d'engagements, les ennemis cédèrent la victoire à l'héroïsme, et les Véronais virent rentrer en vainqueurs dans leur ville une poignée de soldats sortis en fugitifs quelques jours auparavant.

Les épisodes de cette bataille sont demeurés célèbres. L'un des plus connus est celui où l'on voit Bonaparte, descendu de son cheval, saisissant un drapeau et s'élançant sur le pont d'Arcole, en criant : « Suivez votre général ! » Ce fait d'armes est resté l'un des plus populaires du glorieux soldat. Le Conseil des Anciens, après avoir décidé que l'armée avait bien mérité de la patrie, fit don à Bonaparte, pour être conservé dans sa famille, du drapeau qu'il avait porté sur le pont d'Arcole. Noble récompense, bien plus glorieuse que la couronne qui devait être donnée plus tard au général tout-puissant.

Mais il y eut plus d'un acte d'héroïsme à ce passage du pont d'Arcole. Bonaparte ne fut pas seul à y faire preuve de bravoure. Son aide-de-camp, le jeune Muiron, y fut tué, et combien d'autres y moururent anonymement, après avoir fait des prodiges de valeur !

Ce fut au cours de la seconde journée de la bataille que le tambour André Estienne se distingua.

Le petit tambour se trouvait à un kilomètre environ du pont d'Arcole, sur lequel Bonaparte, la veille, s'était élancé victorieux. Son attention fut attirée par une fumée compacte qui montait au-delà des maisons du village d'Arcole. Cette fumée était celle des canons ennemis. Les Autrichiens, revenus sur leurs positions, balayaient de leurs boulets la route qui mène au pont et empêchaient ainsi nos troupes d'avancer.

L'idée vint à Estienne de passer de l'autre côté du pont d'Arcole et de battre la charge, afin d'entraîner nos soldats ; il en fit part à son sergent. — « Passer sur le pont, répondit celui-ci, c'est impossible ; sais-tu nager ? » — « Té ! si je sais nager, je crois mais bien ! » — « Eh bien ! nous allons passer à la nage ! » — « Mais mon tambour va se mouiller et je ne pourrais pas battre la charge. » — « Eh bien ! alors, je te porterai et, pendant que je nagerai, toi, tu battras ! »

Ce qui fut dit fut fait.

Le sergent nageait, ayant André Estienne sur ses épaules, et celui-ci, son tambour posé sur le sac du sergent, hors de l'eau, battait ferme, ralliant quelques grenadiers qui se trouvaient là.

* * *

On arriva sur l'autre rive.

André Estienne, son tambour devant lui, se mit à battre de plus belle.

Un frémissement courut dans les rangs des ennemis. Ils prêtèrent l'oreille. La charge résonnait, haletante, saccadée, furieuse. Tout d'abord, elle avait été à peine entendue, encore assourdie par l'éloignement ; maintenant, elle s'accélérait, se rapprochait, trouvait des échos. Elle éclatait, vive et sonore.

Les ennemis surpris, crurent avoir affaire à toute une troupe. Le fait est absolument historique, incontestable. Ils se souvenaient du terrible assaut de la veille et furent pris de panique. Tous abandonnèrent les canons.

Cette fois, le passage du pont était bien libre !

Et le petit tambour, à qui d'autres tambours étaient maintenant venus se joindre, continuait à battre. Nos soldats, entraînés en colonnes serrées, s'étaient élancés au pas de course, la tête en avant, la baïonnette croisée.

La charge continuait, plus ardente et plus rapide. Et plus elle accélérait la mesure, plus elle augmentait l'entraînement. Gravissant les escarpements, sautant les fossés, franchissant les haies, traversant les taillis, nos soldats couraient, mus par une irrésistible impulsion... Encore un élan, encore un bond en avant !... La charge jeta son dernier roulement, et nos troupes étaient sur les positions, et nous avions la victoire !

* * *

La belle action du petit tambour fut conue, et Bonaparte le récompensa en lui donnant des baguettes d'or. Ce fut tout pour l'instant. Mais, en 1803, Bonaparte, passant la revue de sa garde, s'arrêta devant un tambour qui portait des baguettes d'or en sautoir, et reconnut le jeune héros d'Arcole : — « Ah ! c'est toi, mon brave, lui dit-il ; eh bien ! je vais faire mieux pour toi ! » — Et, détachant de son habit la croix de la Légion-d'Honneur, il la fixa sur la poitrine d'André Estienne.

Cette croix, ainsi que les baguettes d'or, ont été conservées par un de ses descendants, aujourd'hui horloger à Malakoff. *(Petit Parisien.)*

Onna novalla moûda po sè servi à trâbllia.

Quand on est'na pecheinta beinda po medzi à la mîma trâbllia, s'on revâo 'na séconda assiétâ dè soupa, on eimpougnè lo potson et on sè sai sè mîmo, se la terrina est drai dévant vo ; mâ, se le sè tràovè à l'autro bet dè la trâbllia et qu'on ne pouessè pas accrotsi lo potson ein allondzeint lo bré, on bussè son vezin avoué lo câodo et on l'âi dit dè vo passâ la terrina.

L'est dinse que faut férè s'on a tant sai pou d'honnêtêtâ.

L'est veré que, bin soveint, cein eimbêtè voûtrès vezins dè trâbllia quand vo lè fédès dinse arrêtâ on part dè iadzo dè medzi po vo teindrè on plliat à voûtra potta, mâ, que volliai-vo ? on est bin d'obedzi dè férè dinse et cein est bin pe honnête dè sè servi pou ein on iadzo et redémeindâ pe soveint què d'eintsatellâ se n'âssièta, kâ vo sariâ tot vito traitta dè golu et dè rupan, et voutrès vezins porriont petêtrè onco sè derè que vo z'âi dâi boués coumeint dâi mandzès dè veste et que vo z'âi poâire que n'y aussè pas prâo por vo.

Ora, vaitsè z'ein iena coumeint quiet l'âi a onco on autra moûda po sè servi à la trabllia, quand lè plliats sont pas drai dévant vo :

Lo père Marmelon, qu'a prâo vegnès, avâi prai sti an houit z'ovrâi po lè poâ et lè fochérâ, et la demeindze, à midzo, quand bin clliâo z'ovrâi ne travaillivant pas, l'ont étâ tré ti dinâ tsi lo maîtrè, kâ l'est la moûda, quand on a dâi z'ovrâi po on part dè senannès, dè lè repétrè la demeindze tot coumeint lè z'autro dzo.

A l'hotô à Marmelon, lâi a po medzi 'na granta trâbllia avoué dou grands bancs, kâ lo vilho a adé prâo mondo : li, sa fenna, lè dou valets et trai felhiès sein comptâ lè z'ovrâi que l'ont adé ein dzornâ.

Don, cllia demeindze que vo dio, l'étiont 'na pecheinta beinda po dîna, et quand l'uront medzi la soupa, la fennè apportè su la trâbllia lo bouili, lè truffès boulaitès et dâi ribès accoûmoudaïès dein dè la sauça à la farna.

Ion dè clliâo z'ovrâi, qu'on lâi dit Cropatton,